

Des couples aimants pour une nation moderne

Les débats sur la nécessité d'un nouveau modèle familial dans le Japon du dernier tiers du XIXème siècle

Lors de ce grand mouvement de construction d'un nouveau Japon qui agite le dernier tiers du XIXème siècle, certains penseurs et politiques font de l'éducation de la femme japonaise l'une des conditions de l'établissement d'une nation moderne. Il s'agit de transformer des êtres que l'on déclare chétifs et soumis en « mères sages et bonnes épouses » (*ryôsai kenbo* 良妻賢母)¹. Le lieu de ce travail est avant tout la femme elle-même, comprise comme un corps à renforcer, un esprit à élever, une conjointe dont il s'agit de définir le statut. Or certains idéologues déplacent l'objectif, de la femme à la relation homme-femme. N'hésitant pas à faire porter la responsabilité de l'indigence féminine sur « l'homme japonais », ils combattent pour qu'un nouveau type de relation de couple, une relation véritablement moderne, soit trouvée. Ils militent pour fonder celle-ci sur un nouveau concept, un concept occidental qu'ils souffrent de ne pouvoir facilement traduire, celui d'amour (« love »).

Cet article s'intéresse aux débats qui ont agité la revue *Jogaku zasshi* / *The Woman's Magazine* dans le dernier tiers du XIXe s., autour du couple et de l'amour conjugal. Ce magazine, animé avec ferveur par Iwamoto Yoshiharu (nom lu parfois Zenji), apparaît en effet être la source d'une réflexion sur les spécificités de l'amour occidental, la pauvreté des types d'amour pré-modernes, et la nécessité d'une transposition de cet amour singulier, seul digne d'une nation civilisée, au Japon. L'affaire dépasse l'anecdote. Ce qui est en jeu ici est l'établissement d'un modèle du couple dont les fondements ne cesseront en réalité d'être discutés durant tout le XXe s. au Japon.

La revue *Jogaku zasshi*

Jogaku zasshi est le premier périodique pour les femmes au Japon. Né dans l'effervescence qu'a connue le monde de l'édition, et plus particulièrement la

¹ Le terme, qui connaît un grand succès à Meiji et plus encore peut être chez les commentateurs plus contemporains de l'histoire des femmes au Japon, apparaît pour la première fois en 1875 sous la plume de Mori Arinori ; Ribalet (316).

presse, dans la seconde moitié du XIXe siècle², il connaît une publication régulière³ de juillet 1885 à février 1904, et accompagne ainsi cette deuxième ère Meiji qui se caractérise, après la grande ouverture politique des premières années, par un renfermement progressif sur une idéologie nationaliste de plus en plus exclusive. Son tirage est limité, quoique non négligeable⁴, tout comme son épaisseur (rarement plus d'une trentaine de pages). Les fréquents changements de formule démontrent sa fragilité, ou plutôt, combien il a été une sorte de laboratoire à la fois de la langue japonaise et de la presse, mais aussi de l'éducation des femmes et de l'application concrète des idéaux de ses rédacteurs. Malgré des tiraillements bien visibles, *Jogaku zasshi* semble conserver, tout au long de ces années, une même ligne éditoriale : être, pour les femmes (*jo*), une revue (*zasshi*) éduquant à un savoir (*gaku*), à une réflexion plus large que celle à laquelle elles avaient jusqu'alors accès, à la fois théorique (la condition féminine) et pratique (cuisine, hygiène, éducation)⁵.

Le style, quoique variant notablement selon les articles, se veut simple. Les caractères chinois sont agrémentés d'une indication de lecture (*furigana*) permettant qu'ils soient reconnus par un lectorat peu éduqué (les femmes donc). Mais *Jogaku zasshi* est aussi lieu de création de ces mots qui semblent indispensables à la nation en train de se construire⁶. Les sujets, variés, sont faits pour intéresser le plus grand nombre : on y parle de la manière de tenir une maison,

² Pour une histoire de la presse japonaise, Christiane Séguy, 1993. La plus grande revue généraliste de cette époque, *Taiyô*, est créée en 1895 sur le modèle des revues occidentales, en particulier anglo-saxonnes, telles *Blackwood's Edinburgh Magazine* (1817), *British Illustrated London News* (1842), ou *Harper's New Monthly Magazine* (revue américaine, 1850). *Jogaku zasshi* arrive vite dans le paysage japonais. Morton (1999 : 293).

³ Proposant, selon les années, entre 11 (1885) et 53 numéros (1892), pour une totalité de 526 numéros.

⁴ Entre 2000 et 3000 exemplaires en moyenne semble-t-il, bien que Ribalet (2005 : 316) évoque le chiffre de 10.000 en 1890. A titre de comparaison, le magazine généraliste *Taiyô*, épais de près de 250 pages, tirait à 98.000 exemplaires dès ses premières années, *Kokumin no tomo* à 10.000 sans doute ; Morton (1999 : 294 et 320).

⁵ L'ambiguïté du terme *jogaku* a déjà fait couler beaucoup d'encre. S'agit-il de « l'éducation des femmes », ou du « savoir féminin » ? Iwamoto essaie, à plusieurs reprises, de s'en expliquer, comme dans l'éditorial du numéro 111 (26 mai 1888). Au delà des déclarations d'intention, le terme paraît être utilisé de façon assez lâche. Le titre anglais officiel, *The Woman's Magazine*, décrit finalement assez bien ce qu'il voulait être. Pour l'histoire de la revue, nous nous appuyons plus particulièrement sur Ribalet (2005), Browstein (1980), Iwahori (1999) et Morton (1999).

⁶ Les premiers numéros de la revue ont fait à ce titre l'objet d'une numérisation par le Centre national de recherche sur la langue (Kokuritsu gengo kenkyû-jo 国立言語研究所) pour permettre l'étude du japonais de cette période. Cf également notre article sur *ren'ai*, dans ce volume.

des travaux ménagers et des « sciences domestiques » (*Kasei* 家政)⁷, de l'hygiène au foyer, de l'éducation des enfants. On n'oublie pas de discuter fréquemment de la morale et de la vertu qu'une jeune femme se doit de nourrir, mais tient également un carnet mondain (fêtes de la Croix-Rouge, réunions de la Société japonaise de tempérance, bal à la cour...). Une place importante est réservée à la littérature — japonaise⁸ comme occidentale, en traduction⁹ — vue par les fondateurs de la revue comme le meilleur moyen d'élever les faibles âmes des jeunes femmes.

On peut estimer que *Jogaku zasshi* intéressait deux publics : des jeunes filles ou femmes bien éduquées, à la fois passionnées par les exemples de femmes que proposent les écrits littéraires et soucieuses de tenir un foyer moderne¹⁰ ; des hommes progressistes, des éducateurs, proches des rédacteurs, puis certaines femmes, plus jeunes, étudiantes des écoles chrétiennes, qui venaient y lire des essais sur les réformes sociales, les droits des femmes, l'éducation. Cette tension entre conseils pratiques pour un grand nombre et réflexion pour une élite est intéressante dans sa façon de lier débat politique (renforcement de la nation japonaise ; émancipation des femmes) et considérations scientifiques (hygiène, psychologie) au sein d'un projet pédagogique (l'éducation des femmes) qui s'attache très concrètement au quotidien (les casseroles). Pour n'être pas spécifique à la revue — elle reflète plutôt, me semble-t-il, l'esprit positiviste du temps — elle devait toutefois être difficile à résoudre. En 1892, après une enquête auprès de ses lectrices, Iwamoto décide de séparer la revue en deux livraisons, qui paraîtront à

⁷ L'anglais *domestic science* semble d'abord avoir été traduit par *kanai rigaku* 家内理学, puis, après 1890, par *kaseigaku* 家政学 (Iwahori, 1999 : 401-406). L'un des tous premiers manuels japonais d'économie domestique (*Kasei keizai* 家政経済, « *Home economics* ») sera publié par les rédacteurs de la revue sous le titre *Nihon no jogaku* (Savoir féminin du Japon) du 23-08-1887 au 30-11-1889. Il comporte, suivant en cela une formule qui est celle de la revue, des chapitres sur la cuisine, l'hygiène, l'étiquette, le bricolage, la morale. Les éditeurs proposeront par ailleurs des cours de vie pratique, affirmant que le quotidien est le premier lieu de l'amélioration (on n'ose dire « émancipation », même si c'est de cela dont il s'agit pour les auteurs) féminine.

⁸ Les écrivains Kitamura Tōkoku, Shimazaki Tōson, Hoshino Tenchi, les critiques Ishibashi Ningetsu et Uchida Roan, y font, entre autres, leurs premières armes. *Jogaku zasshi* donnera naissance à l'importante revue de littérature *Le monde des lettres* (*Bungakukai* 文学界), qui se dégagera rapidement de toute visée moralisante ; Browstein (1980).

⁹ On doit en particulier à *Jogaku zasshi* la traduction du *Petit Lord Fauntleroy* de Frances Burnett, par l'épouse d'Iwamoto, Wakamatsu Shizuko.

¹⁰ Ribalet (316) évoque un public de femmes peu éduquées « visées par des articles d'un contenu assez pratique ». S'il s'agit sans doute du public visé, je ne suis pas sûr qu'il corresponde au public réel.

tour de rôle une semaine sur deux : couverture blanche, le numéro est dédié aux réformes sociales et à la littérature ; couverture rouge (qu'Iwamoto se réserve), il est centré sur la maison¹¹. Alternant blanc et rouge, *Jogaku zasshi* tient ainsi continûment un rôle essentiel dans la construction de l'opinion commune, en même temps qu'il se fait le miroir des réflexions de l'époque¹².

Iwamoto Yoshiharu

La variété des sujets abordés par la revue semble suscitée par l'énergie et le caractère encyclopédique de son éditeur. Iwamoto Yoshiharu (1863-1942), personnage quelque peu oublié aujourd'hui, fait partie de ces hommes au parcours étonnant et à la vigueur invraisemblable qui firent le Japon de l'ère Meiji. Fils adoptif d'un guerrier de Tajima (département de Hyôgo), il est formé aux classiques chinois sans en devenir toutefois un éminent spécialiste. Elève du chrétien réformateur Nakamura Masanao¹³, diplômé de l'école de ce dernier (Dôjinsha 同人社) en 1880, puis de l'école agricole d'un autre chrétien très important de l'époque, Tsuda Sen (Gakunôsha 学農社) en 1884, Iwamoto reçoit le baptême en 1885 des mains de Kimura Kumaji (1845-1927), tout juste revenu des Etats-Unis¹⁴. Quelques mois auparavant (juin 1884), il participe à la naissance de la *Nouvelle revue pour le savoir des femmes* 女学新誌, qui ne connaît pas un grand succès (sa publication s'arrête en mai 1885) mais le prépare à la création de sa propre revue, en juillet 1885¹⁵. *The Woman's Magazine* sera bientôt publiée par sa propre maison d'édition (Jogaku zasshi-sha). Peu après l'établissement de la revue, est fondée par Kimura Kumaji l'Ecole de jeunes filles de Meiji (Meiji jogakkô 明治女学校, octobre 1885)¹⁶.

¹¹ Iwamoto continue à écrire sous les deux couleurs (il rédige en particulier les éditoriaux), mais il laisse la direction de la revue plus « intellectuelle » à Hoshino Tenchi. L'importance de *Jogaku zasshi* dans le champ littéraire déclinera avec la création de la revue *Bungakukai* justement autour de ceux qui animaient les couvertures blanches.

¹² C'est ce qui explique le nombre de travaux qui lui ont été consacrés en anglais et en japonais, ainsi que l'existence d'un travail collectif à l'International Research Center for Japanese Studies ; Cf Morton (1999).

¹³ § Chrétien, traducteur, réformateur, vision de la littérature (traduction de Smiles : *Self Help*), combat pour les femmes (auteur de 善良なる母を造る説, d'ailleurs traduit en anglais en 1976). Renvoi à un autre article ?

¹⁴ Kumaji baptisera également Tôson, qui a participé à l'aventure littéraire d'Iwamoto.

¹⁵ Il en sera l'éditeur, et souvent le principal rédacteur, sous différents pseudonymes, de mai 1886 à novembre 1903.

¹⁶ Les écoles tenues par les missionnaires chrétiens représentaient l'une des rares

Iwamoto est membre du comité fondateur, il y enseigne, puis la dirige après le décès de la première directrice, par ailleurs épouse de Kimura (août 1986)¹⁷. Edition de la revue et direction de l'école font de lui « le principal porte-parole de l'éducation des femmes à Meiji » (Browstein, 1980 : 320), et l'un des réformateurs chrétiens les plus influents de son époque¹⁸. Réformateur plutôt que révolutionnaire en effet. Comme il le dit dans le premier numéro de sa revue, il ne s'agit pas de détruire toutes les valeurs japonaises, mais de conférer à la femme japonaise un nouveau statut, sur le modèle que lui susurrent les moralistes protestants anglo-saxons :

*Nous voulons créer un modèle parfait qui allierait les droits des femmes occidentales avec la vertu propre aux femmes de notre pays*¹⁹.

Les débats sur la famille. Le couple

Iwamoto s'applique à mener « éducation pratique et direction morale » des jeunes femmes à travers son enseignement et ses prises de position dans différents journaux. Sa revue s'en fera très largement l'écho. Mais Iwamoto ne fait pas porter tous les efforts sur la femme. Pour lui, c'est la famille, fondement même de la société, qui est à renouveler. On pourrait dire finalement qu'il considère, comme les anthropologues quelques années plus tard, que la structure sociale s'organise à

chances d'éducation supérieure pour les jeunes filles du Japon des années 1870-1880 (la première école chrétienne pour les filles, la Ferris jogakkô, fut fondée à Yokohama en 1870). Galan ?\$. L'école de jeunes filles de Meiji, en activité de 1882 à 1909, fut une pépinière d'intellectuelles, étudiantes ou professeures, qui marquèrent, par leurs écrits et leur fougue, les mouvements d'émancipation des femmes qui suivirent. On pense aux journalistes et essayistes Hani Motoko et Shimizu Shikin, aux écrivains Nogami Yaeko, Miyake Kaho (/ Tanabe Ryûko), Wakamatsu Shizuko, Otsuka Kusuoko, Aoyagi Yûmi, à Uda Umeko, pionnière de l'éducation féminine, à la première femme médecin au Japon Ogino Ginko, par exemple.

¹⁷ Ribalet (2005 : 314).

¹⁸ C'est lui qui est appelé à prononcer une conférence lors de la fondation, en décembre 1886, de l'Association des femmes chrétiennes de Tôkyô pour la réforme des mœurs (Tôkyô kirisuto-kyô fujin kyôfû-kai 東京基督教婦人矯風会), l'une des toutes premières organisations féminines japonaises, dont on peut retrouver le modèle dans la Women's Christian Temperance Union américaine, instaurée quelques années plus tôt (1874) ; Ribalet (2005 : 315).

¹⁹ Cité par Brownstein (1980 : 321), qui poursuit : « Iwamoto's conception of *Jogaku* echoed many ideas first set forth by members of the *Meirokeisha* [La Société de l'an 6 de l'ère Meiji, à laquelle avait appartenu Fukuzawa Yukichi, Mori Arinori et Nakamura Masano] ; like them, he hoped to raise the status of Japanese women to Victorian respectability. To achieve that end, it was first necessary to provide women with a practical education and firm moral guidance based on Christianity ».

partir des modalités de l'alliance, celle-ci définissant étroitement la place de l'épouse dans la nouvelle famille. La femme est donc pour lui à la fois la nécessaire bénéficiaire et le principal levier d'action du processus de modernisation qu'il entrevoit. Nombreux sont ses éditoriaux qui appellent au passage du *ie* (le groupe domestique « traditionnel », nous reviendrons sur cette notion plus tard), au *hōmu*²⁰ ou *kazoku*²¹, cellule familiale caractérisée par les sentiments développés entre les époux, l'une des conséquences de ce choix étant le refus du mariage arrangé par les parents et la promotion du mariage par libre consentement suscité par un sentiment d'amour réciproque²².

Iwamoto n'est pas le premier à proposer ces idées. Il poursuit en fait un mouvement initié une dizaine d'années plus tôt par Mori Arinori dans ses textes relatifs au système familial et au statut de l'épouse (1874-1875). Ce dernier cherchait à promouvoir la monogamie (*ippu-ippu-sei* 一夫一婦制), une vision du « mariage comme contrat » entre deux individus (*keiyaku kekkon* 契約結婚), la nécessité de l'amour (*ai* 愛) entre les époux, et l'égalité de statut (plutôt que de droits d'ailleurs) au sein du couple, et luttait contre l'idée concentrée dans la maxime souvent évoquée ensuite : « Respect des hommes, mépris pour les femmes » (*danson jōhi* 男尊女卑)²³.

Mariage d'amour, par choix personnel, monogamie, statut de la concubine (*mekake*), prostitution, égalité des droits, adultère, chasteté, les médias de Meiji reflètent l'importance que ces questions avaient prise dans la société en train de se

²⁰ En mobilisant, surtout dans ses premiers textes, un néologisme qui est une transcription de l'anglais (*home*), Iwamoto signifie bien la nouveauté de l'institution sociale pour laquelle il milite, et où se trouve pour lui le modèle.

²¹ Pour une discussion de ce terme, voir §.

²² Il faut attendre les années 1960 pour que le nombre de couples affirmant avoir fait un « mariage d'amour » (*ren'ai kekkon*), par choix personnel, dépasse celui de ceux qui disent leur union « arrangée » (*miai kekkon*). Le mariage par choix personnel est aujourd'hui la norme (90%, contre 10% de mariages sur présentation du conjoint). On perçoit ici combien Iwamoto est un précurseur du modèle actuel.

²³ Le texte de Mori, « Réflexions au sujet des épouses secondaires » (*Saishō-ron* 妻妾論), publié dans la Revue de l'An 6 de Meiji (*Mei roku zasshi* 明六雜誌) de mai 1874 à février 1875, dessine ainsi un portrait évidemment très chrétien du mariage. Renvoi à un article d'Isabelle ? § Morton (1999 : 299), citant une hypothèse de Ivan Hall (1973 : 249), évoque à son propos l'influence de l'œuvre de John Stuart Mill, *The subjection of Women* (1869), dont on se rappelle qu'il était un essai fustigeant les inégalités entre les sexes à la même époque en Occident : L'Occident modèle des moralistes de Meiji est avant tout l'Occident désiré par les moralistes occidentaux. En ce sens, Japon et Occident partagent déjà le même idéal.

constituer. Les débats autour du système familial, de la nature du lien entre mari et femme, sont intenses dans les années 1870 et 1880. Dans son article §, Isabelle Konuma propose de voir le premier Code Boissonade (1888) comme une sorte de point culminant. Nous avons également l'impression que la fin des années 1880 et le début des années 1890 marquent un tournant dans le discours sur le couple et sur l'amour. Ici Iwamoto joue un double rôle : il élabore une rhétorique qui lui permet d'expliquer, de diffuser les idées de Nakamura et de Mori auprès d'un public moins confidentiel ; il prend activement part au débat publique et ressent visiblement un grand plaisir à alimenter la controverse.

Celle-ci est lancée en juin 1887 par Tokutomi Sohô, dans *L'ami du citoyen* (*Kokumin no tomo* 国民の共), revue qu'il anime avec beaucoup de fougue depuis février de la même année²⁴. Sohô, réfléchissant à ce que devrait être l'épouse japonaise²⁵, semble être animé par ce même désir constaté chez Iwamoto d'émancipation de la femme, de destruction du système familial ancien, de la libre entente entre une épouse et son mari, et ce en adoptant une rhétorique aux relents chrétiens très proche de celle qu'Iwamoto choisit pour ces textes « théoriques »²⁶. S'il met également en avant un modèle de couple occidental, composé de deux êtres qui prennent plaisir à se promener main dans la main et à discuter ensemble (Sohô parle de la nécessité de développer entre époux des relations qui ne soient pas que de chair mais aussi « d'esprit », *seishin teki no kôsai* 精神的の交際), il évite pourtant soigneusement de parler d'amour²⁷. Iwamoto reprend le thème dans un texte publié en avril 1888, mais adopte un tout autre regard sur le statut de la femme. Pour lui il ne s'agit pas de parler de l'épouse (donc la femme définie par son lien avec un homme), mais de la femme bien éduquée, celle dont il rêve pour une

²⁴ Un premier recensement de ces débats a été effectué par Morton (1999 : 299-301).

²⁵ « Des épouses japonaises » (*Nihon fujin-ron*), in *Kokumin no tomo*, n° 5, 15 juin 1887. Traduction française d'Eddy Dufourmont §.

²⁶ « On ne met pas le vin nouveau dans une vieille outre » (*atarashiki sake o furuki kawa-bukuro ni moru mono wa arazu*), dit par exemple Sohô, reprenant une parole attribuée au Christ ; Marc 2, 22. Sohô a été formé aux études occidentales, d'abord à l'École occidentale de Kumamoto, puis à l'école chrétienne Dôshisha (Dôshisha eigakkô), à Kyôto.

²⁷ Quand il ne peut faire autrement, il met l'accent plutôt sur les notions d'« intimité » (*jôkô* 情好, un mot rare) ou d'« inclination », d'« intérêt mutuel pour l'autre » (*iki* 意気). *Ai* n'est lui utilisé que comme verbe (*ai suru*) pour signifier un « amour empreint de respect », dont l'objet est plus particulièrement une notion abstraite (l'humanité, le progrès, la vérité, la vertu).

nation moderne, la « beautiful lady », pour reprendre le titre anglais de son article²⁸. Il y loue le « véritable amour » (*makoto no ai* 真正の愛), qui est conjugal, et nécessite d'abord un respect mutuel, par opposition aux amours vénales. On se rappelle que les débats autour du statut des concubines font rage.

Sohô reprend la main et va tenter d'évaluer ce qu'est l'amour à travers un « Appel aux romanciers de notre pays afin qu'ils expliquent ce qu'est l'amour » (*ai*)²⁹. Yamaji Aizan, qui écrit aussi bien pour la revue de Sohô que pour celle d'Iwamoto, poursuit la discussion en novembre 1890, dans *Jogaku zasshi*, avec son « Philosophie de l'amour » (*Ren'ai no tetsugaku* 恋愛の哲学). Tokutomi conteste en juillet 1891 dans un provocateur « Contre l'amour » (*Hiren'ai* 非恋愛), où il établit une claire distinction entre l'amour respectueux (*ai*) et l'amour occidental (*ren'ai*, choisi par Yamaji), et soumet ses doutes quant à la moralité de ce dernier et son adéquation à l'idéologie de l'état de Meiji. On le voit : en ces temps de construction de l'Etat, ce qui fonde la relation de couple est perçu comme un enjeu national. Iwamoto lui répond sans tarder (août 1891) « Contre la négation de l'amour » (*Hiren'ai o hitosu* 悲恋愛を非とす). L'article prépare la publication, en février 1892 et toujours dans *Jogaku zasshi*, de l'un des textes qui eut, de par l'idéalisation extrême de l'amour qu'il révèle, le plus fort impact sur les réflexions portant sur l'amour occidental et les pratiques japonaises durant tout le XXe siècle, « Le poète las du monde et la femme » (*Ensei shika to josei* 厭世詩家と女性), signé du poète Kitamura Tōkoku.

Les années 1889-1892 forment ainsi une sorte d'âge d'or de la réflexion sur l'amour, à la fois pour *The Woman's magazine*, mais plus généralement aussi pour les médias de Meiji³⁰. C'est dans ce contexte qu'Iwamoto Yoshiharu fait

²⁸ « The ideal beautiful lady » (*Risô no kajin* 理想の佳人), repris dans Sasabuchi Tomoichi (1973 :13sq). Tout comme Sohô pouvait utiliser des images chrétiennes, Iwamoto puise dans la culture classique : *kajin* évoque un poème du célèbre lettré de l'époque des Song, Su Shi. Choisisant ces signes d'écriture pour écrire le mot, il évite soigneusement des caractères chinois homophones en japonais qui désignent la femme comme « la personne de la maison » (*kajin* 家人).

²⁹ « *Ai no tokushitsu o tote wagakuni no shosetsuka ni nozomu* », *Kokumin no tomo*, 1889.

³⁰ Morton (1999 : 294-295 et 325) recense encore, dans les 189 numéros de la revue *Taiyô* publiés de 1895 à 1905, soixante-seize articles qui débattent de l'Amour. Il semble toutefois que l'essentiel soit écrit entre 1895 et 1897, et serve à « vulgariser » les débats dont *Jogaku zasshi* s'était fait le creuset. Le questionnement initié dans les revues et dans la presse au tournant des années 1890 se poursuit ensuite en d'autres lieux, les romans en particulier.

paraître dans sa revue un texte qui nous semble très instructif de la vision qu'il porte et des moyens qu'il choisit pour l'exprimer, « Du mariage » (*Kekkon-ron* 結婚論, 1891), dont nous aimerions proposer une analyse ci-dessous³¹.

« Du mariage »

Du mariage est composé de deux textes, qui diffèrent aussi bien du point de vue du style que de la perspective. La première partie est publiée le 11 juillet 1891 (no 273), agrémentée en anglais du sous-titre intrigant « Two Pathetic Stories ». Iwamoto y raconte deux histoires « vraies », de deux « vraies » jeunes filles se débattant face aux projets de mariage que leurs parents ont formés pour elles.

La première appartient à une riche famille bourgeoise de province. Confinée chez elle, elle a pour seul ami la revue *Jogaku zasshi* — preuve de réalisme et publicité de bon aloi — grâce à laquelle « elle se construit une image du gentleman idéal » et, « découvre bientôt les raisons de la froideur des membres de la famille japonaise (*nihon no kazoku*) ». Un jour, le mari de sa sœur aînée revient tout excité à la maison et entre en conciliabules avec sa femme et leur mère. Le décor est celui d'une famille heureuse et unie.

Tous, la mère comme l'épouse, rirent et se réjouirent. Quel bonheur supplémentaire était donc tombé sur le toit de cette maison déjà si prospère?

La mère appela la cadette, la fit asseoir avec une douceur inhabituelle, et lui annonça, sans pouvoir dissimuler son sourire : « Ma fille, tu vas déjà sur tes vingt-huit ans, il est bien temps de te marier, et ta mère, jour et nuit, attendant que se manifeste le vieil homme qui noue les conjoints sous la lune, se tourmentait en se demandant ce qu'il fallait faire. Mais grâce au ciel ma prière a été entendue, et voici que nous arrive une bonne proposition de mariage.

Iwamoto évoque alors, par la voix de la mère, tous les critères qui font un bon mariage pour la génération issue de l'ancien Japon. Inévitablement, c'est la

³¹ « Du mariage » fait partie des textes sélectionnés dans le volume des *Oeuvres choisies de la littérature de Meiji*, ce qui indique bien son intérêt, ne serait-ce que littéraire ; Sasabuchi Tomoichi (1973).

logique du « groupe familial » (ie) qui est mise en œuvre.

Ecoute plutôt : la richesse de cette maison (so no ie) n'est en rien inférieure à la nôtre (wa ga ie), au point même qu'elle la dépasse. Les membres de la maisonnée (kazoku) ne sont pas si nombreux, la mère n'a pas un caractère difficile, le garçon a vingt-cinq ans cette année, et est vraiment bel homme. Il est intelligent et moderne à ce qu'on dit. Pour notre famille (wa ga ie), nouer ce mariage c'est pouvoir dire que les richesses de ce pays appartiennent à des parents. (...) Ah! que tu vas être heureuse !

Le bonheur promis à la jeune fille est celui de toute une maisonnée. Les parents, la mère plus particulièrement, en sont tenus pour responsables, et c'est dans un souci de faire au mieux pour leur enfant qu'ils en fixent les termes.

Ah que je suis heureuse de ta chance ! Tu sais maintenant de quoi il en retourne. Bien sûr, il n'y a aucune raison de refuser, et je voulais te l'apprendre sans perdre une minute ! Voilà, je t'ai tout dit, nous déciderons d'un jour faste pour les fiançailles, pour les noces attendons un jour auguste d'automne. Te voilà donc toi aussi épouse !

Hélas, la jeune fille appartient déjà à un Japon nouveau, instillé par Iwamoto et sa revue. Elle ne peut se résoudre à suivre la procédure ancienne. Triste, désemparée, elle va confier ses sentiments à son aînée. Celle-ci réagit violemment, en lui rappelant l'importances des préceptes familiaux (*kakun* 家訓)³² qui lui ont été inculqués depuis son plus jeune âge, et grâce auxquels la famille, et avec elle toute la société, peuvent se maintenir en ordre.

Il faut que tu comprennes les limites ! Une femme doit avant tout savoir endurer. Penser que sur cette terre une femme peut être comme elle l'entend en suivant ses inclinaisons est effrayant ! Voilà justement ce que l'on apprend étant enfant avec les préceptes familiaux

qui enseignent à limiter ses désirs égoïstes.

Pourtant, face à la morale de l'ancien monde résonne une voix nouvelle, qui tout à la fois désole et affermit la jeune fille dans sa conviction de choisir une voie plus juste, celle d'un « idéal brillant d'une lumière étincelante », aux dépens de la logique familiale :

« N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive, je suis venu séparer le fils de son père, la fille de sa mère, la belle-fille de sa belle-mère, on aura pour ennemi de l'homme les gens de sa maison »³³. Ah! Etait-il donc nécessaire de détruire l'ordre de la maison (ie) quand on voulait suivre sa propre voie³⁴ ?

Les raisons qui fondent son refus sont de deux ordres. Il y a désormais, au dessus du groupe familial, la société, pour laquelle il s'agit de travailler. Oublier ce changement d'échelle est en soi rédhibitoire.

L'homme de la maison dont vous me parlez (ka no ie) est un débauché, aimant l'alcool. Il ne cherche pas à mettre ses forces au service du monde³⁵ mais vit pour ses propres affaires, et cela est pour moi la première source d'incompatibilité.

Or, dans cette société nouvelle, qui mobilise d'abord des individus, et fait exploser les logiques de ce corps intermédiaire entre le citoyen et l'état qu'est la maison, il faut une nouvelle relation entre les époux, une relation qui nécessite une connaissance, un respect, un amour, mutuels.

*De plus je ne le connais pas encore, et lui ne m'a jamais vue.
Plutôt que réfléchir à un mariage en fonction de l'adéquation des richesses*

³³ Paroles de Jésus parlant de sa mission (Matthieu 10, 34-36, ou Luc 12, 51-53), en reprenant Michée 7, 6, qui fustigeait la « perversion » des membres de la société dans laquelle se débat le juste. Traduction de la TOB.

³⁴ *Ichinin-michi o kakushin su.*

³⁵ *Yo no tameni chikara o tsukusazu.*

des maisons (ie), il vaudrait mieux dès le départ prendre de l'argent et le marier ! Moi je veux servir quelqu'un que je peux aimer et respecter (keiai 敬愛). Je veux bien sûr servir quelqu'un, mais sans prendre en compte la pauvreté ou la richesse de cette personne. Et aussi, je veux rencontrer quelqu'un qui m'aime (ai), moi qui suis si insignifiante, mais vouloir me prendre pour épouse sans m'avoir vue, simplement sur la base de la richesse de nos maisons, ce n'est pas m'aimer. Il ne saurait être celui que j'attends.

Le conflit entre les deux mondes, l'ancien et le nouveau, est ouvert : la jeune fille s'enfuira, sera rattrapée, ne touchera plus à aucune nourriture, jusqu'à ce que finalement les discussions de mariage soient interrompues dans les larmes et la honte, car, pour les gens de la maison « permettre à une jeune femme d'en faire à sa tête c'est déshonorer ancêtres et parentèle (*shinseki*) ». Il est intéressant de noter, dans la citation traduite ci-dessus, que si la jeune fille désire un « amour mutuel », les mots qu'elle choisit pour le dire expriment une asymétrie dans la relation. Plutôt, la nature de cet amour diffère en fonction du sexe. La femme « aime respectueusement » (*keiai*) son époux, qui lui la chérit et prend soin d'elle (*ai*). Il y a là une utilisation des mots qui peut paraître en continuité avec un usage ancien³⁶, et qui est bien en adéquation avec la psychologie supposée d'une jeune fille de bonne famille. Chez Iwamoto toutefois, on peut penser que l'asymétrie, somme toute assez classique, répond très précisément à l'exhortation de Paul : « Femmes, respectez votre mari, maris aimez vos femmes comme vous mêmes »§. On verra que l'auteur construira différemment sa pensée dans la partie plus théorique de son texte.

A cette première histoire, « qui a déjà ému profondément bien des lecteurs », Iwamoto ajoute « une seconde histoire vraie », pour « dire toute notre peine et notre tristesse ». L'héroïne est cette fois une petite servante, une gentille campagnarde « à la simplicité et à la franchise adorables », bonne à tout faire « dans la maison de l'un des membres de notre magazine » (Iwamoto lui-même très probablement). « Son plus grand plaisir était de rester là à écouter les membres de

³⁶ *Ai* ne s'appliquait en effet dans le Japon du XVe s. qu'à la relation orientée de l'homme à la femme, et indiquait un rapport de protection d'un « supérieur » pour un « inférieur »; Butel (2007). §

la famille parler de la voie juste ». Ainsi « la perle pure peu à peu se mit à briller, elle ouvrit l'oreille peu à peu aux idéaux les plus nobles, et se transforma ». La perle reçoit, après une année de bons services, la visite de son père, qu'Iwamoto présente comme un homme droit et respecté « parmi les villageois ». Les propos de celui-ci sont rapportés dans une prose qui prend, avec un plaisir évident, la couleur du terroir.

Tu as déjà 18 ans, or quand le thé est versé il faut le boire, sinon il perd son goût. Bref, l'heure est déjà venue de te marier. Dans tel village voisin du nôtre, il y a un homme remarquable, qui a travaillé autrefois comme chef du village. Son fils, monsieur Untel, est intelligent et éveillé, il connaît bien des choses, et il est même bien possible qu'il devienne responsable du canton. « En y réfléchissant franchement, il me semble qu'une de vos filles pourrait convenir » m'a-t-il dit, et il t'a demandé instamment. N'irais-tu pas voir ?

Ce à quoi la jeune servante répond, sans être le moins du monde gênée par l'autorité paternelle :

Père, je vous ai bien écouté et je comprends combien le mariage est important. Cet homme ne m'a jamais vue, il ne sait pas ce que j'ai sur le cœur non plus, pourquoi veut-il donc me prendre pour épouse ! Avec un homme qui traite le mariage à ce point à la légère, il y a peu de chance qu'une union tienne longtemps !

On le voit, il n'y a, chez Iwamoto, aucune critique directe d'un quelconque principe patriarcal. Les parents ne sont pas montrés comme des monstres autoritaires niant toute individualité à leurs enfants (le brave paysan, « le visage fermé, partit pour la capitale, se disant que vraiment les femmes n'étaient pas des êtres faciles »). Ce qui est pointé du doigt est plutôt l'incompatibilité qui existe désormais entre ce que des parents sincères et responsables pensent devoir faire pour leur progéniture, et les principes sur lesquels des jeunes femmes, appartenant à une nation moderne, et ayant étudié la « voie juste », tentent de construire leur vie.

La famille et l'univers

Iwamoto va décrire sa conception de la famille moderne dans une seconde partie de ce texte, publiée quinze jours après la première³⁷. Le ton, très différent de celui du premier texte, s'adapte au point de vue à la fois théorique et mystique qui apparaît dès le premier paragraphe, consacré à une sorte de « théorie de l'univers » et de la famille en son sein.

Le ciel, la terre et les quatre mers : l'univers

Le ciel et la terre sont comme le palais divin, j'y réside, et tout l'univers m'apparaît comme un seul temple. A la surface de la terre, certes les hommes sont innombrables, mais ne forment-ils tous pas un seul peuple, réunis en un même culte, chantant des louanges prosternés au pied du temple ? (...) Certes le palais est grand, mais j'y ai installé ma petite hutte, les peuples sont nombreux, mais j'y ai ma lignée. En son sein, ma maisonnée [ie], et les membres de ma famille [kazoku].

Or, si ma maisonnée (ie) est une petite chambre de ce divin palais cosmique, c'est de là que j'entrevois le sanctuaire. Si mon peuple n'est qu'une petite partie d'une même famille sur la terre³⁸, c'est de là que je saisis la fraternité qui unit cette dernière. Car c'est confiné dans mon petit espace que je peux percevoir très concrètement cette grande pensée, si vaste.³⁹

Iwamoto définit dans une seconde partie la relation qui lie l'être humain à ses parents. D'abord son rapport de filiation à un père et une mère, « sources de ma vie », « préalables à mon existence ». Le mot qu'il choisit pour résumer la nature de cette relation est *on'ai* 恩愛, un amour (*ai*) marqué par la reconnaissance (*on*) pour les bienfaits reçus. Il examine ensuite le rapport à la fratrie, frères et sœurs, partagés en cadets et aînés (ce qui est le plus déterminant pour lui n'est pas le genre mais le rapport « hiérarchique » créé par l'âge) : « Les aînés me guident, les plus jeunes me suivent, ils m'aiment avec respect (*ai*) en démontrant de la sorte leur

³⁷ « *Kekkon-ron* II » (« On Marriage II »), sous titré en japonais « L'univers, le couple, les parents » ; *Jogaku zasshi* n°275, 25 juillet 1891.

³⁸ *Shikai isshin*: « Quatre mers, même lignée ».

³⁹ Comparer à une approche semblable chez Tokutomi. Eddy ? §

tendresse (*nasake* 情け) ». Père et mère, frères et sœurs, sont considérés ensemble comme mes « aimés » (*aijin* 愛人), selon une compréhension classique du mot qui va à l'encontre des usages japonais⁴⁰. Iwamoto parle encore d'amour « familial », ou « fraternel » (*shin'ai* 親愛). Il faut noter, et ceci est important pour la suite, que les membres de la famille sont liés entre eux par des liens très forts mais dont ils ne sont pas responsables. Leur relation est le fait d'un destin, ou plus précisément pour Iwamoto, de la volonté du ciel.

Père, mère, frères et sœurs. Ils ont été, à leur insu, réunis par le ciel, ils ont une place dans l'univers immense, vivent au sein d'une même maisonnée, et maintiennent cette relation ô combien difficile à couper, ô combien difficile à détruire, qu'est le lien familial fondé sur un même sang. (...) Voilà ce qu'est une maisonnée (ie). Je suis issu de ce groupe formé par les parents et la fratrie, je n'en suis pas distinct, je suis en son sein, nous formons un même corps.

Cette grande théorie de l'univers et de la famille préparait la troisième partie de la démonstration, tout entière consacrée au couple, mari et femme (*fûfu* 夫婦). Le caractère unique de leur lien est exprimé dans des termes très clairs : les parents sont un « cadeau du ciel », mais le conjoint est le résultat d'un choix, dont personne, - sinon l'individu lui-même - n'est responsable.

Le conjoint⁴¹ est un être que j'ai trouvé moi-même, il n'y a entre lui et moi, au départ, aucune relation. Il m'est possible de m'en éloigner ou de m'en rapprocher, mais je souhaite que mon esprit le rejoigne, mon âme l'aime de façon juste, et je suis lié à lui. C'est l'être que j'ai choisi avec mon cœur, le ciel me le permet certes, mais c'est moi qui le choisis, la responsabilité m'en incombe.

Pour Iwamoto, le couple est ainsi une création originale, non déterminée

⁴⁰ Contrairement au chinois où il désigne en général l'épouse, *aijin* a peu à peu pris un sens péjoratif en japonais et pointe plutôt une relation non valorisée socialement (l'amante) ; Butel (2007).

⁴¹ Iwamoto utilise le mot *tsuma* qui désigne habituellement aujourd'hui l'épouse, mais peut aussi s'appliquer au conjoint, ou à l'amant, quel que soit le sexe.

par le destin. Cette position semble pour le moins originale. Quand Iwamoto affirme « Le 'conjoint' est une personne à laquelle je ne suis pas lié de toute éternité »⁴², il va en effet à l'encontre d'une compréhension, très générale à l'époque, de la relation amoureuse comme lien noué par le destin justement, et souvent depuis bien des mondes⁴³. Cette position est cependant rendue nécessaire par l'importance qu'il veut attribuer au principe de responsabilité. La relation au conjoint est fondée sur un choix personnel, effectué librement, soutenu par un profond sentiment de ne faire qu'un et conclu par un serment⁴⁴. « Responsabilité » (*sekinin*) est le terme clef d'une conception qui me paraît très dynamique du couple moderne. Partagée par l'homme et la femme, qui sont tous les deux, au même titre, responsables de leur choix, elle efface toute différence entre les sexes en terme de position. Elle fonde même, en réalité, une égalité qui est unique dans le jeu social. Car pour Iwamoto, le couple est le lieu de la seule relation absolument égalitaire.

Sur la terre, il n'y a absolument jamais d'égaux. Nous craignons nos parents, nos frères et nos sœurs aînés nous sont supérieurs, nos frères et nos sœurs cadets sont plus petits que nous, nous servons notre seigneur, nos vassaux nous servent. Les vrais amis sont égaux certes, et cette position d'égalité fait naître pour la première fois un sentiment d'amour non mêlé de crainte. C'est pourquoi on désire être l'égal de ses amis. [Mais ce désir même prouve qu'] il n'y a vraiment pas d'égaux sur cette terre.

Dans ces conditions, il n'y a que les époux : les époux sont les seuls égaux dans le ciel et sur la terre, et le couple est l'endroit où il est possible de goûter, pour la première fois, cette vraie amitié (makoto no yūjo 真の友情) qui est de mise entre égaux⁴⁵.

42 « Tsuma » wa moto to en naki no hito nari 「つま」は元と縁なきの人なり.

43 Butel (2004).

44 « Ware mizukara erabite, kore to isshin ittai taramaku yakusoku seri われ自から撰びて、之と一身一体たらまく約束せり »

45 Iwamoto dit plus loin, en expliquant que la communauté de pensées s'établit aussi sur une communauté de biens, dans une vision de la famille qui se limite très strictement au noyau conjugal : « Le seul endroit où se pratique vraiment le communisme est le couple, seuls les époux ont réellement un profit commun, seuls les époux et uniquement les époux partagent équitablement profits et pertes ». S'intéressant au mariage amoureux en France, Maurice Dumas (2004 : 99) constate cet accent mis sur l'amitié dans le mariage au cours des XVI-XVIIIe s. et commente, citant Jean de Marconville (« Il n'est point de telle amitié au monde que l'amitié conjugale », 1564) : « L'amour-amitié' est cet amour

Cette relation fait du couple le premier et le plus complet des liens sociaux. Il y a là une seconde distinction entre la parentèle et le conjoint :

Les maisons (ie) où se trouvent un père et une mère sont l'image du temple divin de l'univers. On y fait l'expérience de la bienveillance et du respect (on'i 恩威).

Les maisons où se trouve un conjoint sont l'image de la famille humaine (jinrui no kazoku). On y fait l'expérience de l'amour universel (hakuai 博愛)⁴⁶.

Le couple est le premier lieu de l'apprentissage du vrai amour, dans toutes ces dimensions.

C'est par notre conjoint que nous pouvons découvrir plusieurs aspects du vrai destin de l'Homme. Nous avons de l'amour (ai), et nous voulons lui en donner. Nous avons de la force (chikara), et nous voulons la mettre à son service. Nous avons une âme (tamashii), et nous voulons l'accorder à la sienne.

On peut voir dans ce triple parallèle une progression de l'aspect sentimental de l'amour, à l'action qu'il suscite (le don de soi), puis à sa dimension spirituel (l'âme). Iwamoto propose ici une version assez originale du premier commandement des évangiles (« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton coeur, de toute ta force et de tout ton esprit »)⁴⁷ qu'il applique au couple pour décrire la parfaite relation « amoureuse ». Le couple acquiert ainsi une importance inégalée : faire l'expérience d'un couple uni par des liens d'amour devient la condition sine qua

raisonnable, tempéré, mesuré, qu'on préconise à l'intérieur du mariage. Toute la culture du début des temps modernes – son goût du juste milieu, sa méfiance envers la femme, son culte de l'amitié et sa faible considération pour le mariage – va dans le même sens (...) ». Le parallèle ne semble pas fortuit.

⁴⁶ Iwamoto utilise ici un terme relevant du contexte confucéen (il apparaît dans le septième dialogue du *Classique de la piété filiale (Xiao Jing jap. Kōgyō)*, attribué au disciple de Confucius Zeng Zi) et signifiant un amour large et égalitaire, un amour « universel » ; <http://chinese.dsturgeon.net/text.pl?node=20992&if=en&en=on>

⁴⁷ §

none pour obtenir une plus grande humanité et devenir, affirme Iwamoto dans les toutes dernières lignes de son texte, un « être social vraiment accompli » (*mattaki o etaru shakaijin*)⁴⁸.

Comme s'ouvre le bourgeon couvé par le vent du printemps, comme s'exhale le parfum réchauffé par l'air doux, un jour, en prenant mari ou femme, nous donnons naissance à un sentiment sans limite et atteignons notre plus haute qualité spirituelle. Alors, regardant le monde, nous comprenons qu'il n'est pas cette chose sans chaleur [que nous avons craint qu'il était auparavant] mais que chaque homme possède cette sincérité [que nous avons expérimenté avec notre conjoint]. Plus tard on parvient à nourrir un sentiment d'amour universel et réciproque avec les êtres de ce monde, comme le mari pour la femme et la femme pour le mari. (...) Les époux sont les seuls vrais amis, la seule famille (kazoku), les seuls pleinement membres de la société. C'est par le lien du mariage que nous pouvons réaliser ce qu'est la place, le destin et l'idéal de l'humanité.

Famille et amour : de deux modernités concurrentes

Écrit au plus fort des discussions sur la famille, moins de dix ans avant la fermeture des débats qu'a représenté le code civil, « Du mariage » est un texte qui veut faire comprendre, par l'expérience et la théorie, l'importance de créer un nouveau type de couple conjugal dans le Japon moderne. Dans la première partie de son texte, Iwamoto met en scène deux milieux sociaux différents, une maison bourgeoise d'une petite ville de province, puis une famille de notables paysans. Deux groupes sociaux et pourtant un même modèle familial à l'œuvre, celui de la famille étendue (*ie*), marqué par la pratique du mariage « arrangé » par les parents. Or nous savons qu'il existait une très grande variété de types familiaux avant Meiji⁴⁹. Iwamoto nous rappelle que cette variété constatée dans la réalité n'empêche pas l'existence d'un modèle, que vont avoir tendance à adopter les familles aisées quand elles se veulent respectables, celui dont la meilleure réalisation est la famille

⁴⁸ On remarque une fois encore qu'Iwamoto sait choisir ses mots : alors que la jeune fille de la première histoire parlait simplement du « monde » (*yo*), c'est bien de la « société » (*shakai*), cette nouvelle manière d'être ensemble à l'ère Meiji, dont il parle.

⁴⁹ Voir en français les articles de Ladmiral, Ochiai et Hayami-Okada dans le n° 36 de la revue *Ebisu*, automne-hiver 2006.

guerrière, le *ie*. Sur un ton qui n'accuse pas, mais qui déplore, Iwamoto dévoile la détresse que peut susciter la logique du *ie*. Ce faisant, ce n'est pas tellement, contrairement à ce que l'on pourrait croire, contre un idéal familial « traditionnel », et « bourgeois », qu'il se bat, mais bien plutôt contre un modèle que les hommes au pouvoir *sont en train* de mettre en place. Son combat n'est pas celui d'un moderniste contre la tradition, mais d'un moraliste contre certaines modalités de la modernité qui se prépare.

Ce qui fait le cœur du problème, de l'inacceptable pour lui, est le statut accordé au libre arbitre, à la responsabilité personnelle. Le mariage, la naissance d'une nouvelle famille, doit être un choix personnel. C'est même, nous l'avons vu, l'acte volontaire par excellence. Ce qui le guide est son désir d'instaurer l'égalité, dont il affirme que la plus parfaite ne peut voir le jour qu'au sein du couple marié. Liberté, égalité, Iwamoto fait bien partie de ces hommes en lutte pour un nouveau projet de société au moment même où la nation moderne est en train de se donner des outils de coercition d'une portée sans doute jamais connue par aucune forme d'état. Son utopie s'organise autour d'une conviction : il est nécessaire d'aimer et d'être aimé.

L'importance de l'amour exige toutefois qu'on en précise la nature. Il définit ainsi, en usant de l'extraordinaire richesse de vocabulaire dont bénéficiaient les hommes de Meiji, chaque relation sociale, chaque rapport humain, par un type d'amour particulier : amour respectueux des bienfaits reçus (*on'ai* 恩愛) pour caractériser la relation aux parents directs, amour familial (*shin'ai* 親愛), tendresse (*nasake* 情け) pour les frères et les sœurs, amour universel (*hakuai* 博愛) du couple, pour lequel il veut mettre en avant une relation non hiérarchisée, en évitant la distinction qu'effectuait l'un de ses personnages entre amour respectueux de la femme pour l'homme (*keiai*) et amour protecteur de l'homme pour la femme (*ai*, pris dans son sens restreint). Ce vocabulaire, dont il est si difficile de cerner les nuances, le dit assez : si son horizon est évidemment chrétien, ses outils conceptuels sont issus de la pensée confucéenne.

Horizon chrétien, car Iwamoto montre une profonde compréhension de ce qui définit, classiquement, le mariage chrétien⁵⁰ : un sacrement particulier, échangé

⁵⁰ Celui-ci a fait l'objet de très nombreux travaux en France, sous l'impulsion de Georges Duby. On admet que le XIIe s. marque un changement décisif qui fonde le mariage comme consentement échangé par deux personnes libres de contraintes, en particulier familiales.

par les deux protagonistes sans que la présence d'une autorité, même religieuse, ne soit indispensable ; un contrat qui tient sur les quatre principes exprimés par les questions suivantes : Est-ce que vous vous aimez ? Est-ce librement ? Est-ce pour la vie ? Acceptez-vous que votre union soit féconde ? Il est intéressant de noter ici que si Iwamoto a bien intégré les deux premières dans sa réflexion, et la troisième de fait sans pourtant l'aborder frontalement, le dernier critère n'est absolument pas évoqué. Cela pourrait être une des caractéristiques des débats de la nouvelle ère : le couple occupe si pleinement la scène qu'il ne reste que peu de place pour discuter de l'enfant⁵¹.

La libéralisation des femmes qu'il appelle dans ce contexte connaît des limites qui sont particulières à son discours⁵² : hommes et femmes sont égaux *métaphysiquement*, devant Dieu. Pourtant psychologiquement et biologiquement (Iwamoto fait aussi grand cas des découvertes scientifiques) la femme est plus faible et doit être tout d'abord au sein du foyer, une place qui lui vaut respect et autorise l'autonomie. Cet aspect de sa pensée a souvent fait l'objet de critique des féministes par la suite, qui voient *Jogaku zasshi* et ses articles sur la science domestique comme le médium ayant le premier conduit à la création de la division des rôles qui est devenue la norme dans les classes aisées, puis moyennes, au XXe s⁵³.

Sa rhétorique dévoile, nous l'avons dit, son éducation aux classiques chinois⁵⁴. Iwamoto use en réalité d'un mélange conceptuel mêlant protestantisme et néo-confucianisme, propre à bien des penseurs à son époque. Et force est de constater une certaine complicité entre les deux systèmes quand on touche à la « morale », aux règles de la vie en société. C'est sans doute sur ce point d'ailleurs que les laïcs convaincus de Meiji⁵⁵ pouvaient admettre que la « religion » tienne un

⁵¹ Quand la relation parent-enfant est mise en scène, Iwamoto se trouve toujours dans la position de l'enfant, et non du père. Telle était peut être la position de ces jeunes hommes du début de l'ère moderne : des fils mettant à mal l'ordre des pères, et peu enclins encore à penser leur postérité.

⁵² De la même manière, si l'église a pu être un moteur de l'émancipation féminine au Moyen Âge, c'est évidemment aussi un lieu où s'établit une inégalité constitutive entre les sexes.

⁵³ Iwahori (1999 : 397 et suivantes) par exemple. Il est vrai que la période la plus active de la revue (1889-1892) correspond aussi à une focalisation grandissante sur ce qui peut aider concrètement la femme à tenir son foyer.

⁵⁴ Les traductions des concepts chrétiens effectuées à Meiji puiseront certes dans toute la panoplie du vocabulaire sinisé, mais avec une préférence progressive pour les mots issus de la cuisine bouddhique me semble-t-il.

⁵⁵ Ceux dont Fukuzawa (2007 : 109) parle en racontant les divers sacrilèges qu'ils

rôle non négligeable⁵⁶.

Iwamoto ne veut pas de révolution. Peut être est-il trop respectueux de l'ordre social pour cela. Pourtant, en militant pour un nouveau modèle familial basé sur des relations égalitaires entre l'homme et la femme, il prépare les changements que le Japon connaîtra durant le XXe s. Les débats qui agitent sa revue restent longtemps d'actualité : le modèle moderne de famille mis en place à Meiji⁵⁷, bientôt ressenti comme le modèle « traditionnel » (et plus encore après la seconde guerre mondiale, lorsque l'institution du *ie* est interdite pour cause de « féodalité » excessive ayant participé à l'idéologie impériale), laissait somme toute peu de place à l'amour. Or cet amour est tenu pour être une valeur moderne par excellence. Idéalisé, par Iwamoto et ses proches, comme un destin nécessaire, dont le modèle est étranger, il est aussi rejeté comme un élément exogène encore mal compréhensible. Iwamoto se trouve à un nœud : sa modernité en concurrence une autre, qu'elle vaincra un siècle plus tard.

Bibliographie

Brownstein Michael C, 1980

« Jogaku zasshi and the Founding of Bungakukai », *Monumenta Nipponica*, XXXV-3, autumn 1980, p. 319-336.

Butel Jean-Michel, 2004

« Liens noués – Une monographie du lien amoureux dans le Japon contemporain », doctorat de troisième cycle, Centre d'Études Japonaises – Inalco, Paris. Consultable en ligne <http://japethno.info/jmbutel/spip.php?article112>

Butel Jean-Michel, 2007

« Petite histoire de la traduction de l'amour en langue japonaise: Ai », in Catherine Mayaux (éd.), *France-Japon : regards croisés – Echanges littéraires et mutations culturelles*, Littératures de langue française vol. 7, Peter Lang, Bern, p.107-119.

expérimentaient pour s'assurer de la véracité des enseignements de leurs aînés : « Nous étions des étudiants en hollandais, sans Dieux ni Bouddha ».

⁵⁶ Il faut rappeler que cette complicité n'est pas le simple effet de l'adaptation de la pensée occidentale aux catégories orientales : Quand, quelques mois après la publication du texte que nous venons d'analyser, Kitamura Tōkoku, membre de la communauté des Quakers, met en avant un amour pur, entrant dans une logique religieuse du salut, on reconnaît l'influence d'une vision propre au protestantisme, que Kitamura, et Iwamoto, auraient acquise en lisant des moralistes américains à la mode au milieu du XIXe siècle. On perçoit le poids de Ralf Waldo Emerson par exemple (Morton 1999 : 304). Or il n'est pas sans intérêt de constater qu'Emerson avait développé de son côté un fort goût pour le confucianisme. On comprend mieux alors la facilité avec laquelle ces très jeunes penseurs de Meiji, nés et éduqués avant l'ouverture des frontières, aient pu être séduits et intégrer avec autant de gourmandise une pensée qui semblait nouvelle.

⁵⁷ Article d'Isabelle Konuma\$

Dumas Maurice, 2004

Le mariage amoureux – Histoire du lien conjugal sous l'ancien régime, Armand Colin, 336 p.

Ebisu – Etudes Japonaises, 2006

« Les systèmes familiaux dans le Japon pré-moderne », dossier comprenant cinq articles, *Ebisu* n°36, automne-hiver 2006, p. 3-189

Hall Ivan Parker, 1973

« Mori Arinori », *Harvard East Asian Series*, n°68, Harvard University Press, Cambridge Massachusetts, London

Iwahori Yoko, 1999

« *Jogaku zasshi* (The Women's Magazine) and the Construction of the Ideal Wife in the Mid-Meiji Era », in Wakita Haruko, Bouchy Anne, Ueno Chizuko, *Gender and Japanese History*, vol II, Osaka University Press, p.391-412.

Jogaku zasshi

Fac simulé en 16 volumes, Rinsen shoten, 1984.

Molony Barbara, 2005

« The Quest for Women's rights in Turn-of-the-Century Japan », in Barbara Molony et Kathleen Uno, *Gendering Modern Japanese History*, Harvard Univ Press, 607 p.

Morton Leith, 1999

« Sôgô sasshi « *Taiyô* » to « *Jogaku zasshi* » ni miaareru ren'ai-kan, 1895 kara 1905 nen » 総合雑誌『太陽』と『女学雑誌』に見られる恋愛観 1895年から1905年, *Bulletin of International Research Center for Japanese Studies*, n°19, Kokusai Nihon bunka sentâ, Kyôto, p.293-333.

Noheji Kiyoe 野邊地清江

犠牲 0 身、女学雑誌の一考察, et 『女学雑誌』概観, in 明治文学全集 32

Ribalet Jürgend, 2005

« *Jogaku zasshi* : la première revue féminine grand public du Japon », Cahiers du Centre européen d'études japonaises d'Alsace, Colmar, p. [313]-325

Sasabuchi Tomoichi 笹淵友一, 1973 (1984)

Oeuvres choisies de la littérature de Meiji- commentaires, Kaidai, *Meiji bungaku zenshû 32 Jogaku zasshi*, Bungakkai解題, 明治文学全集 32 女学雑誌・文学界, Chikuma shobô 筑摩書房

Séguy Christiane, 1993

Histoire de la presse japonaise - Le développement de la presse à l'époque Meiji et son rôle dans la modernisation du Japon, POF, 357 p.